

III

- La Légion Tricolore -

(Un intermède de la L.V.F de juin à décembre 1942.)

VENNER Dominique, Histoire de la Collaboration, Pygmalion. 2000.



*(N.d.l.r : Insigne de la L.V.F. instauré en 1943,
mais qui ne supplantera jamais vraiment le précédent.*

*Un écusson tricolore surmonté du mot France broche l'aigle impériale,
qui enserme quatre foudres.)*

L'initiative connue sous le nom de Légion Tricolore revient à Jacques BENOIST-MECHIN, secrétaire d'Etat auprès du chef du gouvernement dans le cabinet LAVAL formé le **18 avril 1942**. Depuis qu'il exerce des fonctions officielles à Vichy, le ministre estime que la France ne pourra surmonter sa défaite qu'à la condition d'exister militairement, de défendre son Empire contre les Anglo-Saxons et d'entrer en guerre au côté de l'Axe. Sur ce terrain, il s'est toujours heurté au double refus du maréchal PETAIN et du Reich. En **1941**, il avait désapprouvé la création de la L.V.F., dans la mesure où il s'agissait d'une initiative privée des partis collaborationnistes et non de l'Etat.

Dans une note adressée à Pierre LAVAL en **1942**, il suggère la création officielle, par l'Etat et aux frais de l'Etat, d'une Légion tricolore dont le recrutement serait ouvert aux militaires de l'armée d'armistice, à ceux de l'armée d'Afrique, ainsi qu'à de jeunes volontaires. La nouvelle formation, dont l'effectif pourrait atteindre celui d'une division, absorberait la L.V.F. Pierre LAVAL et le maréchal PETAIN ayant donné un accord de principe, la création de la Légion tricolore est annoncée le **22 juin 1942**, jour anniversaire de l'entrée en guerre du Reich contre l'U.R.S.S., tandis que la L.V.F. est dissoute. BENOIST-MECHIN est chargé de négocier tant avec les autorités allemandes qu'avec ses collègues du gouvernement pour la mise en œuvre de la nouvelle Légion. Une première étape est franchie le **9 juillet 1942**, quand le général SS OBERG accepte de ratifier le projet. Une dizaine de jours après, le **18 juillet**, la Légion tricolore est officiellement créée par une loi publiée au J.O. du **8 août 1942**. Dans l'idée de BENOIST-MECHIN, la future unité formerait un creuset de « soldats politiques » capables de jouer un rôle déterminant dans l'avenir du pays. Il fonde d'ailleurs une association des Amis de la légion qui en prolongera la vocation. Cette initiative contribuera à le brouiller avec LAVAL, trop fin pour ne pas apercevoir les menaces d'une entreprise qui lui échappe.

Du côté allemand, BENOIST-MECHIN pense avoir levé les obstacles après s'être entendu dire par le colonel MAYER, représentant de l'O.K.W (haut commandement de la Wehrmacht) : « Commencez à regrouper des volontaires, on verra après. » Prenant cette réponse incertaine pour un acquiescement, le ministre de la Guerre se met au travail avec rapidité. Il bouscule les bureaux, obtient le soutien du général BRIDOUX, ministre de la Guerre, du général JUIN qui commande en Afrique du Nord et de Joseph DARNAND pour le S.O.L. Tandis que les volontaires de zone occupée sont réunis à la caserne de la Reine à Versailles (dépôt de la L.V.F.), ceux de la zone libre et d'Afrique du nord sont réunis à Guéret, préfecture de la Creuse, qui possède une vieille caserne désaffectée et plusieurs hôtels. Beaucoup de volontaire viennent de l'ancienne armée du Levant qui a combattu les forces britanniques et gaullistes un an plus tôt en Syrie. L'accord allemand ne viendra jamais. Pour s'être trop avancé, le colonel MAYER sera cassé de son grade et muté sur le front de l'Est où il trouvera la mort. L'O.K.W. est résolument hostile à l'initiative de BENOIST-MECHIN.

Tirant les leçons de ce refus, BENOIST-MECHIN démissionne de la présidence de la Légion le **9 octobre 1942**, transmettant ses pouvoirs au général GALY qui avait été nommé inspecteur général. L'unité sera dissoute peu après. Les contrats d'engagements seront annulés. Les volontaires qui voudront s'engager dans la L.V.F. (638° R.I de la Wehrmacht) le pourront s'ils le désirent. De Versailles, ils seront envoyés au camp de Kruszyna (ex-Pologne) avant d'être dirigés vers le front de l'Est. Beaucoup, déçus, rentreront chez eux ou rejoindront leurs unités d'origine. La Légion tricolore sera finalement dissoute par une loi du **28 décembre 1942** et la L.V.F. se trouvera rétablie de fait.

Pour les Allemands, elle n'avait jamais cessé d'exister sous la forme du Französischer Infanterie-Regiment 638.

De **juillet 1942** à **décembre 1943**, le I^{er} bataillon (commandant LACROIX, puis capitaine POISSON, puis commandant SIMONI) a été successivement engagé dans les régions de *Borissov*, *Smolensk* (**16 août – 16 septembre 1942**), *Sitsch* (**janvier 1943**), *Kotovo* où 150 légionnaires affrontent un millier de partisans (**22 mai 1943**), *Murovo* (**décembre 1943**).

Le II^e bataillon (commandant TRAMU) ne sera reconstitué qu'en **novembre 1943**. Ses compagnies sont dispersées dans la région de *Michaelkovo*.

Le III^e bataillon (capitaine DEMESSINE, puis commandant PANNE) participe en **juin** à l'opération de *Kolmi* (région de *Smolensk*) où le jeune François SABIANI, fils du maire P.P.F de *Marseille*, est tué. Après avoir mené de durs combats contre les partisans dans la forêt de *Briansk*, le bataillon est envoyé dans le secteur de *Mohilev* pour lutter contre la guérilla jusqu'en **février 1944**. C'est alors que le commandant PANNE, considéré comme le meilleur officier de la L.V.F, est tué à son poste de combat.

Tandis que mûrissait en *France* la guerre civile, très loin de là, dans son camp d'entraînement polonais, la L.V.F subissait en **1943** une sévère reprise en main par des instructeurs allemands peu portés sur l'indulgence. Les légionnaires se plaignirent amèrement de la dureté et de la morgue d'officiers et de sous-officiers formés à l'école prussienne. En revanche, dès l'arrivée en zone de guerre, les volontaires français furent conquis par la camaraderie égalitaire qui unissait les combattants de la Wehrmacht, tous grades confondus. Du jamais vu dans l'armée française :

« *Nous étions tous des camarades ; ceux qui se rencontraient ici vivaient et agissaient seulement en fonction de la vie et de l'action de leur unité. Il s'ensuivait une camaraderie profonde et perceptible entre hommes et gradés de tous rangs : un général mangeait dans un coin la même portion que venait de toucher le caporal son voisin des mains de la même Schwester avec le même sourire et les mêmes vœux de bon appétit.* »

E. LABAT, "Les places étaient chères".

Entièrement réorganisée, formée désormais de trois bataillons de 900 hommes chacun, la L.V.F a été engagée sur les arrières du front, dans la lutte contre les partisans soviétiques. Dans cette guerre cruelle, les Français vont appliquer avec un certain succès les méthodes de pacification de leur armée coloniale. Cette troupe se bat bien, mais à sa façon, et son allure s'en ressent parfois. Livrés à eux-mêmes, ses détachements ressemblent sans doute plus aux grandes compagnies mercenaires du XV^e siècle qu'aux régiments strictement réglés du XX^e. Cela ressort de tous les témoignages, à commencer par celui d'Eric LABAT décrivant son propre bataillon au sortir d'opérations contre les partisans durant l'hiver **1943** :

« *Sur des kilomètres se suivaient les traîneaux attelés, les voitures réglementaires et les hordes de chevaux. (...) On nous avait dotés de fourgons bâchés de l'armée polonaise qui étaient tout simplement les camions réglementaires de l'armée impériale française, seul modèle parfaitement approprié aux pistes effroyables de l'Est européen et dont cent quarante ans d'expérience avaient à peine perfectionné quelques détails. Leur silhouette sur la neige évoquait les gravures de RAFFET et la retraite de la Grande Armée.* »

Un nouveau chef militaire a été donné à la L.V.F en **juin 1943**, le colonel Edgar PUAUD, ancien inspecteur de la Légion Tricolore. Il présente entre autres l'avantage de parler allemand. Très grand, portant beau, c'est un officier à l'ancienne, amateur de faste. Il ne fera pas l'unanimité, si l'on en juge les commentaires des anciens. Il a reçu le commandement assez héroïque des trois bataillons engagés en *Biélorussie*. Ces unités sont le plus souvent dispersées en compagnies autonomes, menant la lutte contre la guérilla à la façon des corsaires, perdues sur d'immenses territoires tenus par quelques points d'appui isolés. Les Français se taillent ici des royaumes éphémères, retrouvant parfois la trace des soldats de Napoléon, dont les tombes ont été entretenues de génération en génération par les paysans russes. Ils se laissent gagner par la fascination de ces immensités dont la limite est l'*Asie*. Et au bout de cette aventure ? « *Nous agissons au gré des circonstances* », répond un jeune officier qui devait sauter le lendemain sur une mine, et dont LABAT rapporte les paroles :

« *Les irréguliers ont toujours sévi dans ces régions. Nous hériterons de la tradition des pirates cosaques de Stenka Razine. Au pire nous pourrions toujours traverser la Russie, vers l'est, à travers les régions les plus sauvages, pour ressurgir en Extrême-Orient et devenir des généraux chinois...* »

Rien ne semble impossible à ces modernes lansquenets, endurcis par deux saisons de neige, tannés par des marches de cent kilomètres sans manger ni dormir, blindés par la menace permanente de nuées de brigands féroces qui les harcèlent pied à pied.

* * *

Au printemps **1944**, la rupture du front central sous les coups répétés de l'Armée rouge donne à la L.V.F l'occasion d'effacer les souvenirs cuisants de l'hiver **1941** et de montrer aux Allemands ce dont elle est capable, non seulement dans la guerre de partisans mais aussi dans une bataille rangée.

Le **22 juin 1944**, troisième anniversaire de l'entrée en guerre allemande, les fronts de la *Russie blanche* sont crevés par l'assaut gigantesque de 196 divisions rouges. La Wehrmacht est balayée. Formée en Kampfgruppe, la L.V.F se voit assigner la mission de constituer un bouchon sur l'axe *Moscou-Minsk*, en avant de *Borissov*, face à *Bobr*, non loin de la *Berezina*. Aux ordres du commandant BRIDOUX, fils du ministre de la guerre de *Vichy*, le Kampfgruppe a les effectifs d'un petit bataillon, 400 hommes formés à la dure. Mgr. de MAYOL de LUPE est parmi eux. Ils ont pris position avec leurs mitrailleuses légères MG 42 et des canons de 37 antichars. Ils sont appuyés par quelques chars Tigre. Déclenché à l'aube par l'attaque en masse des fantassins russes appuyés par des chars, le combat durera jusqu'à la fin de la nuit suivante, sans que les Soviétiques parviennent à percer. Enfin, à court de munitions, la L.V.F décroche. Elle a perdu 41 morts et 24 blessés graves. Mais en face, on dénombre des centaines de cadavres et les carcasses d'une quarantaine de chars.

* * *

Deux semaines plus tard (*après l'offensive du 22 juin*), hâves et en loques, les rescapés sont rassemblés au camp de *Greifenberg* en *Poméranie*. Ils y retrouveront leurs camarades français de la Waffen-~~SS~~, dont le 1^{er} bataillon vient de subir de lourdes pertes en *Galicie*. Les deux unités, renforcées un peu plus tard par des éléments de la Milice qui ont fui la *France*, et par leurs compatriotes engagés comme auxiliaires dans la Kriegsmarine, le N.S.K.K et l'organisation TODT, seront fondues d'autorité pour former une division de la Waffen-SS qui prendra le nom de Charlemagne.

L'un des vieux briscards de la L.V.F s'étonne :

« *Nous sommes stupéfaits de voir arriver autant d'hommes qui appartiennent depuis des années aux unités de marine, à la ~~SS~~, à l'artillerie, aux chars, au N.S.K.K, à l'organisation TODT...* »

Oui, c'est stupéfiant et aujourd'hui encore très mal connu. Des Français ont servi comme volontaires dans plusieurs formations des armées allemandes dépendant de multiples services en dehors de l'armée et de la Waffen-~~SS~~. Le point de départ a toujours été la guerre à l'Est dans ses deux effets. En *France*, elle fondait une mythologie européenne et suggérait une fraternité d'armes favorable aux engagements. En *Allemagne*, elle se révélait une dévoreuse d'hommes. Tous les Allemands en âge et en état de combattre, dont la présence n'était pas absolument indispensable à l'arrière pour la production de guerre, étaient mobilisés dans les unités combattantes. Plusieurs formations militaires et des services se sont donc efforcés de recruter les ressortissants de pays occupés. Les raisons du volontariat sont multiples, sans doute moins politiques que dans la L.V.F ou la Waffen-~~SS~~. L'appât d'un salaire, l'espoir de faire revenir un parent prisonnier en *Allemagne*, la protection apparente qu'apporte le service du vainqueur, mille raisons personnelles. On voit aussi des jeunes choisir un engagement qui les exempte de départ pour le S.T.O, mais une fois engagé, quels que soient les motifs, il est impossible de sortir du piège. On se trouve parqué à vie, complice de l'occupant haï et de la dureté des temps. On est voué à la vindicte publique dès lors que se précise la défaite allemande. Ce qui pousse à se défendre par tous les moyens. Engrenage fatal.

* * *